

L'environnementalisme américain à San Francisco¹

par Julie Celnik

in : Giband David (dir.), *Amérique du Nord au XXI^e siècle : enjeux, défis et perspectives*, Ellipses, Paris, août 2012.

Introduction

Parmi les différents acteurs qui se sont emparés des questions environnementales² contemporaines, une catégorie attire particulièrement l'attention, celle des Organisations Non Gouvernementales (ONG). Or s'il est bien une région du monde où les ONG sont très présentes, et particulièrement influentes dans la vie politique et sociale, ce sont les Etats-Unis. Ainsi, au « pays de la liberté », où les Américains sont passés maîtres dans « *l'art de s'associer* » – pour reprendre la formule consacrée de Alexis de Tocqueville –, la cause environnementale a amené la création de très nombreuses associations. Qu'il s'agisse de défendre la « nature sauvage » ou *wilderness*, de protester contre l'implantation d'une usine, de dénoncer l'utilisation de produits toxiques, de lutter contre le réchauffement climatique ou encore de sauver la chouette tachetée³, la mobilisation des citoyens américains se fait principalement à travers associations.

Ce chapitre s'attache à illustrer l'environnementalisme américain à travers le cas de San Francisco, foyer majeur du mouvement vert. Il s'agira de présenter plus précisément la diversité des formes de la militance écologiste dans la baie de San Francisco en analysant plus particulièrement les discours des associations, par le biais de leurs sites internet. L'étude des motivations, ainsi que des champs d'action et des échelles d'action présentées par les associations elles-mêmes via leur site web permet d'éclairer la situation concrète d'un mouvement d'une grande complexité.

I. San Francisco, ville de contre-culture et d'avant-gardisme environnemental

Si aujourd'hui la région san franciscaine est mondialement connue pour sa *Silicon Valley* où se côtoient les inventeurs des technologies de demain (y compris les technologies vertes), le volet associatif n'y est pas en reste. En effet, San Francisco fut un haut lieu du courant de la contre-culture américaine des années 1960, et s'est depuis imposée comme le lieu emblématique de l'avant-gardisme social et intellectuel des Etats-Unis (Leriche et Rubin, 2011, p. 119).

A partir des années 1950, puis plus largement des années 1960, la société américaine s'est mobilisée socialement et politiquement, pour la reconnaissance du droit des minorités noires, des homosexuels et des femmes, contre la guerre, et pour la protection de l'environnement (Delbard, 2006, p. 65). L'environnementalisme américain a connu un essor

¹ Article proposant une synthèse de travaux de recherche menés en Master 1 & 2 de Géographie de l'Environnement à l'Université Toulouse 2 – Le Mirail, sous la co-direction de Frédéric Durand et Frédéric Leriche.

² Les questions environnementales, i.e. « *l'ensemble, à un moment donné, des agents physiques, chimiques et biologiques et des facteurs sociaux susceptibles d'avoir un effet direct ou indirect, immédiat ou à terme, sur les organismes vivants et les activités humaines* » (Association française de Normalisation, 1994).

³ La chouette tachetée (*spotted owl*), espèce en voie d'extinction, est devenue le symbole du combat des écologistes dans les forêts du Nord-Ouest pacifique, en opposition à l'industrie forestière.

particulier à l'endroit même où il est apparu : la région de San Francisco. Rappelons que le mouvement écologique nord-américain est « parti » de San Francisco, avec la création du premier parc naturel dans la vallée de Yosemite et la constitution de la première association de défense de la *wilderness*, le *Sierra Club*, par le naturaliste John Muir en 1892. Ces deux événements marquèrent l'officialisation d'un mouvement qui a depuis largement essaimé à travers le monde.

Les habitants de San Francisco, et plus largement de la baie de San Francisco (*San Francisco Bay Area*), se sont très tôt préoccupés de la défense de l'environnement, ou du moins de leur environnement. Si San Francisco est entourée aujourd'hui d'une ceinture verte qu'envient de nombreuses métropoles mondiales, c'est avant tout en raison de la mobilisation croissante d'une population résidente soucieuse d'un cadre de vie « naturel ». Pour le géographe Richard Walker, ce sont en effet avant tout des processus sociaux, et non les paysages naturels originels, qui ont conduit à la préservation de l'environnement, en réponse à une urbanisation croissante de la baie.

A l'origine, les environnementalistes san franciscains appartiennent surtout à l'élite blanche qui possède d'immenses propriétés. Voyant leurs domaines menacés par l'expansion urbaine, ils se sont mobilisés pour s'opposer à la dégradation de leur environnement. Cependant, dans le cas de San Francisco, il ne s'agit pas seulement de « nimbysme⁴ », mais plutôt d'un « *projet collectif dépassant la somme des intérêts particuliers* » (Walker, 2011, p. 308) visant la maîtrise de la croissance dans la baie. De fait, la protection de l'environnement s'est rapidement transformée en environnementalisme de masse, en particulier dans les années 1960, via l'essor d'ONG comme le *Sierra Club* ou *Save The Bay*. La baie est alors devenue une cause populaire et très médiatisée, ce qui s'est a posteriori révélé constituer « *une étape déterminante dans le processus de construction d'une culture environnementaliste dans la région de San Francisco* » (Walker, 2011, p. 302).

II. Internet ou la pertinence d'un terrain virtuel peu conventionnel en géographie

Internet apparaît aujourd'hui comme un formidable outil de mobilisation des mouvements écologistes (Delbard, 2006, p. 98). De fait, les sites internet constituent des « cyber-reflets », une interface privilégiée entre les associations et le public par une mise à disposition en quelques « clics de souris » des caractéristiques et objectifs de l'association. Le contenu de ces sites est censé renseigner les internautes sur des questions d'ordre pratique (contact, membres du bureau...) mais aussi sur l'histoire, les missions, les terrains d'action, pour susciter l'intérêt, l'engouement, et si possible, l'adhésion (Celnik, 2011, p. 103). Rappelons que les ONG d'environnement, sont, en dépit des difficultés à les classer (Chartier, 2002 ; Chartier et Ollitrault, 2005), des associations à but non-lucratif, qui tirent l'essentiel de leurs revenus de dons (notamment de particuliers, de l'Etat et de fondations privées).

Tout en relevant de ce que l'on appelle communément la littérature grise, les sites web des associations constituent une matière « de première main » à défricher, qui permet d'analyser les discours des associations environnementales san franciscaines et de favoriser ainsi une meilleure appréhension de l'environnementalisme américain. Cette approche s'avère d'autant plus intéressante qu'elle donne la possibilité de figurer la structuration de la mouvance écologiste telle qu'elle est présentée par les intéressés eux-mêmes.

⁴ Le « nimbysme », issu de l'expression *NIMBY* (*Not In My Back Yard* : « pas dans mon jardin »), est un mouvement de citoyens mobilisés pour défendre leur cadre de vie (en s'opposant notamment à la création de nouvelles infrastructures dans leur quartier) (Giband, 2006, p. 98).

III. Confrontation d'une typologie universitaire aux pratiques de l'environnementalisme san franciscain

Le mouvement écologiste américain, et notamment ses mécanismes structurels, font l'objet de nombreux travaux universitaires, généralement inscrits dans une perspective diachronique. Une double typologie semble se dégager, qui porte principalement sur des façons différenciées d'appréhender le monde. Le caractère bipolaire du mouvement originel au tournant du XXe siècle s'explique par une fracture entre les tenants de la conservation de la nature sauvage (G. Pinchot) et ceux de sa préservation (J. Muir). Aujourd'hui, et ce depuis le renouveau de l'environnementalisme dans les années 1960, trois courants principaux se dégagent : un courant dominant anthropocentré (*Shallow Ecology*), un courant radical écocentré (*Deep Ecology*), héritiers respectivement des courants de la conservation et de la préservation du XIXe siècle, et un courant « égocentré », ou écologisme de proximité (*Grassroots Movements*) (Celnik, 2011 ; Duban, 2000 ; Gelareh-Djahansouz, 2010).

L'étude de 88 sites internet d'associations écologistes de la baie de San Francisco⁵ a permis de catégoriser ces associations en fonction des trois branches majeures de l'environnementalisme nord-américain : anthropocentrée, écocentrée et égocentrée. Cependant, il s'est avéré sensiblement plus complexe que prévu de dégager les « motivations », ou représentations du monde, soutenues par chaque association étudiée. Globalement, les termes « anthropocentré », « écocentré » ou « égocentré » n'apparaissent pas sur les sites internet. Certains mots-clés cependant permettent de distinguer l'orientation de l'association plutôt en faveur d'un environnement de proximité, des hommes ou de la planète dans son ensemble. En effet, certaines ONG semblent dédier leur cause plus particulièrement aux hommes ou à l'inverse à la nature non-anthropisée. Citons par exemple *The Trust for Public Land*, qui souhaite « *conserver les espaces afin que la population puisse en profiter sous la forme de parcs, de jardins, de sites historiques, de zones rurales et autres espaces naturels* » mettant en avant le divertissement des hommes (et faisant donc preuve d'anthropocentrisme). De son côté, *The Center for Biological Diversity*, motivé par une vision plus écocentrée du monde, reconnaît la valeur intrinsèque des éléments naturels : « *dans la mesure où la diversité a une valeur intrinsèque (...) nous œuvrons à assurer un avenir pour toutes les espèces, des plus grandes aux plus petites, qui sont menacées d'extinction* ». L'association *San Francisco Tomorrow*, quant à elle, soutient clairement une vision « égocentrée » : « *SFT se consacre à promouvoir la qualité environnementale, un voisinage agréable à vivre et une administration efficace à San Francisco* ». Son objectif est une amélioration du cadre de vie des san franciscains, en passant entre autre par une prise en compte de l'environnement. La plupart, cependant, ne sont pas aussi claires concernant leurs motivations, ou plutôt intègrent les deux visions : par exemple, *The American Land Conservancy* « *protège les ressources terrestres et aquatiques pour le bénéfice des gens et de la vie sauvage* ». De même, pour l'association *Ecobridge*, il n'est pas forcément aisé de définir sa motivation à travers son discours : « *La mission d'Ecobridge est d'informer le lecteur sur les connaissances scientifiques et sur les impacts du changements climatique, ainsi que sur les solutions possibles* ». Ainsi, les motivations de certaines associations peuvent être complexes ou composites.

L'analyse de discours effectuée sur les sites internet des 88 associations de l'échantillon met en lumière la prédominance d'ONG aux motivations anthropocentrées

⁵ En recoupant plusieurs listes d'associations environnementales san franciscaines figurant sur internet, un échantillon de 88 associations a pu être dégagé. L'étude menée ici porte donc sur une partie des ONG d'environnement de la baie de San Francisco, et non sur la totalité (pour plus de précisions sur la méthode appliquée, cf. Celnik, 2011).

(25%), par rapport aux ONG égocentrées (19%) et écocentrées (10%). Cependant, les motivations de près d'un quart (22%) des associations n'ont pas pu être identifiées, en raison de l'absence de termes significatifs de tel ou tel courant de pensée. Dans les mêmes proportions (22%), nombreuses sont les ONG dont le discours laisse transparaître deux motivations distinctes à la fois. Il est intéressant de voir combien les conceptions pourtant a priori antagonistes, anthropo et écocentrisme, se « télescopent » dans la littérature grise de la militance environnementale. Comme le souligne le géographe Denis Chartier, « *on pourrait s'attendre à rencontrer [ces visions divergentes] alternativement dans différentes ONG (...). Il n'en est rien.* » (Chartier, 2005, p. 95). Dans le cadre d'une étude sur les représentations de la nature d'ONG d'environnement, notamment de *Greenpeace*, D. Chartier met en évidence la juxtaposition de différentes visions de la nature dans les divers supports de communication de l'association (film, article, ...) : « *d'une même image ou d'un même discours [diffusée par Greenpeace], nous pouvons tirer plusieurs visions de la nature* » (Chartier, 2005, p. 101). Cet enchevêtrement de différentes conceptions au sein d'une même ONG apparaît comme un bon exemple de la complexité des motivations à l'origine de la militance écologiste.

Dans le cadre de notre étude, nous pouvons en outre faire le constat que les ONG d'environnement san franciscaines théorisent peu dans leur discours leur vision du monde, du moins dans le support tout public que constituent les sites web. Elles se focalisent plutôt sur la défense de telle espèce, la lutte contre telle pollution, ou encore la sensibilisation du public au réchauffement climatique. En ce sens, elles restent relativement pragmatiques, et s'intéressent assez peu au courant philosophique auquel elles peuvent être rattachées⁶. De plus, les ONG rassemblent des militants aux sensibilités diverses, voire divergentes parfois⁷; cette hétérogénéité à l'intérieur d'une même ONG s'exprime à travers des programmes, des approches différents. Il est donc parfois délicat de vouloir classer chaque association selon une typologie stricte relevant de courants de pensée, surtout pour les plus importantes d'entre-elles.

En revanche, d'autres critères se dégagent beaucoup plus nettement dans l'analyse des discours contenus sur les sites web, notamment les champs d'action et échelles d'action des ONG environnementales.

IV. Champs et échelles d'action des ONG d'environnement san franciscaines

Le « champ d'action », qui désigne l'objectif de l'association (ex : défense des baleines, lutte contre la déforestation, ...) (Chartier, 2002, p. 105), est particulièrement présent dans le discours des associations de l'étude. Cependant, les ONG environnementales s'activent en général sur plusieurs fronts en même temps et ne se focalisent pas uniquement sur un champ d'action, dans la mesure où ils sont relativement complémentaires. Citons l'association *Coral Reef Alliance*, dont la mission principale est de protéger les récifs coralliens, mais qui le fait par le biais d'une sensibilisation des populations locales (« *CORAL fournit éducation, outils et motivation pour aider les communautés locales à devenir des gardiens passionnés des récifs coralliens* »). Ainsi, cette association mêle protection de la nature et éducation à l'environnement, mais son objectif principal reste la sauvegarde des récifs coralliens.

⁶ Une nuance est à souligner, concernant les associations de la *Deep Ecology*, ou de l'antispécisme, qui revendiquent un ancrage philosophique fort.

⁷ C'est le cas par exemple du *Sierra Club*, dont la vision assez œcuménique de l'environnement attire aussi bien des chasseurs que des animalistes, des capitalistes que des anti-capitalistes, etc.

Huit catégories de champ d'action peuvent être dégagées parmi les 88 associations retenues : conservation (qui englobe l'ensemble des formes de protection de la nature « naturelle »), éducation à l'environnement, réchauffement climatique, pollutions, justice environnementale, développement durable, financement (ONG qui lèvent des fonds pour financer d'autres ONG d'environnement), global (ONG qui se mobilisent sur l'ensemble des problèmes environnementaux (ex : *Greenpeace*)).

L'analyse statistique de ces catégories montre une prédominance du champ d'action « conservation », assez proche des motivations originelles des écologistes san franciscains au tournant du XXe siècle. Cependant, notons que la conservation regroupe à la fois la protection de la faune sauvage, des littoraux, des rivières et des forêts, de la nature urbaine (arbres généralement), des chemins de randonnée, et enfin des parcs (urbains, nationaux) et autres *open spaces*. C'est donc d'une vision très large de la nature dont il est question ici.

Cette typologie met en lumière l'évolution des préoccupations des militants écologistes, dont les champs d'action se sont largement diversifiés depuis les débuts de l'environnementalisme. On note cependant un fort intérêt pour la conservation d'une nature « sauvage », qui constitue selon F. Duban « *un trait distinctif de l'environnementalisme américain* » (Duban, 2000, p. 8). Néanmoins, les militants se soucient aussi de la pollution, du développement durable, du réchauffement climatique, etc : autant de dossiers environnementaux qui marquent la transformation du mouvement vert, conjointement à une diversification des formes de dégradations écologiques. Aujourd'hui, c'est l'ensemble de l'environnement qui est menacé par les activités anthropiques, et non plus seulement la *wilderness* américaine. Cela se traduit notamment par une modification de l'échelle d'action des ONG d'environnement, strictement limitée aux parcs nationaux à l'origine, très diversifiée aujourd'hui.

Au regard de l'échantillon étudié, l'« échelle d'action » (*i.e.* le terrain « réel » pour lequel les associations se mobilisent) apparaît comme un critère intéressant à prendre en compte, en particulier pour des géographes. Quatre échelles se dégagent : locale (San Francisco et plus largement sa baie), régionale (Californie), nationale (Etats-Unis), et mondiale (générale ou localisée à l'étranger). L'objectif de cette grille d'analyse spatiale n'est pas tant de répertorier chaque terrain d'action spécifique (tel récif corallien, tel parc national...), que de déterminer l'influence des associations en fonction de leur mobilisation. L'idée est de voir si les associations de l'étude sont plus à vocation locale, régionale, nationale ou mondiale.

Dans le cadre de l'étude, nous avons pu constater que les associations se répartissent de manière relativement homogène en fonction des différentes échelles, l'échelle mondiale étant cependant légèrement dominante. Cela peut traduire d'une part une prise de conscience de la dimension globale des problèmes environnementaux contemporains, et d'autre part un essor de l'environnementalisme américain, qui s'est diffusé à travers le monde (Celnik, 2011, p. 120).

Un véritable réseau environnementaliste s'est créé, avec des associations mobilisées à différentes échelles, et spécialisées dans différents domaines. Le graphique suivant, qui figure la combinaison de l'échelle d'action et du champ d'action de chaque association de l'échantillon, permet de mieux appréhender la place de cette dernière au sein de l'échiquier environnementaliste.

SCHEMA 1 (J. Celnik) : à insérer ici, en format paysage, sur une pleine page

A la lecture de ce graphique en « toile d'araignée », on remarque que certains champs d'action peuvent être associés à une échelle de mobilisation particulière. Les associations portées sur la conservation de la nature se répartissent inégalement en fonction de leur échelle d'action : les associations qui perçoivent la nature comme récréative, et donc à aménager, limitent leurs activités à l'échelle nationale (US), et sont nombreuses à centrer leurs actions sur la baie de San Francisco. En revanche, les ONG qui perçoivent la nature comme vulnérable et à protéger des dégradations d'origine anthropique, se mobilisent de façon plus large, à l'échelle mondiale (globale, comme le *WWF*, ou localisée à l'étranger, comme *Pachamama Alliance*, en Amazonie). Au regard de ce constat, l'hypothèse d'un certain « patriotisme » chez certaines ONG d'environnement qui perçoivent la nature comme un espace récréatif, semble relativement fondée : pourquoi aller protéger ailleurs des zones qui ne pourront pas directement servir pour les loisirs des Américains ? (Celnik, 2011, p. 115).

De même, les ONG d'éducation à l'environnement se concentrent autour de la baie, ceci pour des raisons essentiellement pratiques, leur objectif étant de sensibiliser les populations locales à la protection de l'environnement, par le biais d'une expérience directe avec la nature (par exemple, l'association *Garden For the Environment* apprend les bases en jardinage biologique à des résidents en faisant des démonstrations sur un terrain situé à San Francisco).

Les ONG qui militent pour la justice environnementale se mobilisent à deux niveaux principaux, soit pour une population particulière (comme c'est le cas pour *Communities for a Better Environment*, qui se préoccupe d'apporter un cadre de vie sain aux minorités de Californie), soit pour l'ensemble des populations victimes de racisme environnemental.

Les associations de « développement durable » se répartissent selon différentes échelles géographiques : celles qui se focalisent sur une thématique précise : mobilité propre (ex : *San Francisco Bicycle coalition*, *Walk San Francisco*) ou développement urbain durable, sont plus dans une logique de mobilisation locale qui concerne la baie de San Francisco, les autres interviennent à toutes les échelles.

Les ONG luttant contre le nucléaire et le réchauffement climatique, sujets intrinsèquement globaux, n'ont pas de terrain d'action particulier ; en revanche, celles qui luttent contre les autres formes de pollutions (ex : pollution de l'eau, pesticide), se répartissent sur l'ensemble des échelles.

Assez logiquement, les ONG d'environnement regroupées sous le champ d'action « global » se mobilisent à une échelle mondiale, puisque les dossiers environnementaux qu'elles traitent touchent l'ensemble de la planète. On y retrouve *Greenpeace*, ou l'*Environmental Defense Fund*. Notons que plusieurs associations « généralistes » restreignent leur échelle d'action aux Etats-Unis (notamment le *Sierra Club* et *Earth Justice*). Dans la même logique, les associations de « financement », interviennent à une échelle assez large (principalement américaine et mondiale) car elles n'ont pas de terrain d'action spécifique.

Cette répartition des associations de l'étude donne un aperçu de la diversité du mouvement environnementaliste américain, qualifié assez justement par certains chercheurs de « *kaléidoscope écologiste* » (Castells, 2010, p. 170).

V. Focus sur une ONG emblématique de l'environnementalisme san franciscain : *Save the Bay*

Save The Bay apparaît comme emblématique du courant citoyen de l'environnementalisme à San Francisco. Cette association fut fondée en 1961 à l'initiative de trois femmes « qui regardaient la baie disparaître devant leurs yeux » (*Save The Bay*, 2012).

En mobilisant des centaines de personnes pour s'opposer à un projet de remblaiement de la baie visant à doubler la superficie de la ville de Berkeley, elles réussirent à faire voter un encadrement plus strict des projets de développement urbain autour de la baie (*McAteer-Petris Act*). Rapidement, *Save The Bay* s'imposa dans la vie politique et sociale de la baie de San Francisco, comptant 18 000 membres en 1970 et 25 000 aujourd'hui (*Save The Bay*, 2012). Comme le souligne R. Walker, « avec une rapidité surprenante, le mouvement pour sauver la baie est devenu un soulèvement politique de masse » (Walker, 2007, p. 115). *Save The Bay* s'impose désormais comme la principale institution de protection de la baie de San Francisco, et se définit elle-même comme une association militante de base, représentante d'un mouvement écologique citoyen (*grassroots environmental movement*). Voici comment l'association se présente sur son site internet :

« *Save The Bay est la plus importante association régionale œuvrant à protéger, restaurer et célébrer la baie de San Francisco. Devenue son principal défenseur depuis 1961, Save The Bay protège la baie des pollutions et des aménagements inappropriés du littoral, la rendant plus propre et plus saine pour les gens et pour la vie sauvage. Nous restaurons les habitats naturels et menons une politique volontaire pour rétablir 40 468 hectares de zones humides qui sont essentiels pour une baie saine. Nous coopérons avec plus de 25 000 sympathisants, avocats et bénévoles pour protéger la baie, et nous motivons la prochaine génération de leaders environnementaux en éduquant des milliers d'élèves chaque année.* »

Ainsi, le champ d'action principal de *Save The Bay* semble être la conservation du milieu naturel local (eau et terres côtières), à la fois pour protéger la baie, et les animaux sauvages qui y vivent, mais aussi pour permettre aux résidents de profiter d'un cadre naturel agréable. Ce champ générique (qui fait sens dans l'analyse des 88 associations de l'échantillon) se sub-divise en « sous-champs d'action » très spécifiques, qui sont présentés et détaillés sur le site internet, et que l'on peut synthétiser ainsi : restauration des zones humides, opposition au remblayage de la baie, éducation à l'environnement auprès des jeunes des établissements scolaires de la baie de San Francisco, action de nettoyage des berges et des espaces verts, prévention de la pollution en amont par des campagnes de sensibilisation.

Pour mener à bien ses objectifs, l'association agit selon un répertoire d'actions assez large, qui va de l'action directe sur le terrain (par exemple nettoyage des côtes, plantation d'arbres), à du lobbying (par exemple pétitions à signer sur internet), en passant par des procès (par exemple pour attaquer des pollueurs) et des opérations de communication autour de thèmes comme la pollution. *Save The Bay* propose même un « jeu » en ligne, *Battle for the Bay*, sorte de quizz récapitulatif de façon chronologique les « menaces » (urbanisation, pollutions, expansion des infrastructures) contre la baie et les actions de l'association pour y remédier.

Cette ONG, dont le bureau se situe à Oakland, s'inscrit résolument dans une logique de défense d'un environnement « cadre de vie ». En ce sens, elle apparaît comme « égocentrée », car elle se préoccupe uniquement de la protection environnementale sur un terrain précis, qui correspond au lieu de vie de ses membres. Pour le directeur de *Save The Bay*, David Lewis, « Une baie de San Francisco saine et pleine de vie est essentielle pour la qualité de vie et le dynamisme économique de la région de la baie » ; de fait, l'association se mobilise explicitement et exclusivement pour la baie.

Cependant, les frontières entre les différentes ONG d'environnement ne sont pas imperméables. Certains membres qui militent à l'échelle locale se mobilisent aussi fréquemment à plus petite échelle. A titre d'exemple, Huey Johnson, membre du Conseil consultatif de *Save The Bay*, est aussi le fondateur et président de *Ressource Renewal Institute* et de *Trust for Public Land*, deux ONG environnementales dont l'échelle d'action est nationale. Wade Crowfoot, quant à lui membre du bureau directorial de *Save The Bay*, est

aussi un des directeurs de *Environmental Defense Fund*, association qui se mobilise au niveau mondial, sur divers dossiers environnementaux.

Ainsi, la militance écologiste, pour des motivations initiales « égo-centrées », amène certains à une prise de conscience plus générale des dégradations environnementales et à un engagement qui dépasse le seul cadre de vie. On peut considérer, en suivant la pensée de R. Walker, que les associations locales permettent de convertir à l'environnementalisme des citoyens ordinaires, au départ relativement peu concernés par les questions écologiques globales :

« *La baie est devenue une cause très populaire, et des centaines de milliers de personnes (moi compris) ont été converties à l'environnementalisme dans le processus. Rien ne fut plus important à la fondation de la culture écologique dans la région de la baie. Tout est passé par Save The Bay.* » (Walker, 2007, p. 115).

Save The Bay constitue en quelque sorte le maillon principal d'une prise de conscience écologique des habitants de la baie ; prise de conscience qui les a incités ensuite à se mobiliser rapidement pour des causes dépassant la simple défense de leur cadre de vie. Ce type d'association locale apparaît donc essentielle à la diffusion d'idées écologistes au sein de l'opinion publique américaine. Cependant, il serait réducteur de penser que la prise de conscience écologiste se fait uniquement de façon linéaire (prise de conscience locale, puis nationale, voire mondiale), car l'environnementalisme fonctionne en réalité de façon beaucoup plus complexe, un peu comme un « *écosystème environnementaliste* » (Walker, 2011, p. 299).

Conclusion

L'écosystème environnementaliste est en perpétuelle évolution, car ses composantes sont en interactions fortes, et interagissent entre elles à différentes échelles (spatiales temporelles). Il est par ailleurs en contact, ou plutôt englobé par un écosystème plus large, celui de la société civile, lui-même en interaction avec l'écosystème politico-économique contemporain.

En apportant de nouveaux éléments d'analyse à la compréhension d'un courant se présentant aujourd'hui comme une « *idéologie de relève* » (Duban, 2000, p. 7) en ce début de XXI^e siècle, l'étude de la plupart des ONG écologiques san franciscaines permet une meilleure appréhension de l'environnementalisme nord-américain contemporain. L'approche par les motivations présente une certaine pertinence, mais aussi des limites, qui sont pondérées par les approches spatiale et thématique, dont le croisement favorise une analyse plus approfondie d'un mouvement social complexe.

BIBLIOGRAPHIE

- CASTELLS Manuel, « The Greening of the Self : The Environmental Movement » (Chapter 3), in *The Power of Identity*, Wiley-Blackwell, Chichester, 2010, pp. 168-191.
- CELNIK Julie, *Environnementalisme et associations écologiques aux Etats-Unis : le cas de la baie de San Francisco*, Mémoire de M1, Université Toulouse 2-Le Mirail, 2011, 186 p.
- CHARTIER Denis et OLLITRAULT Sylvie, « Les ONG d'environnement dans un système international en mutation : des objets non identifiés ? », in AUBERTIN C. (dir.), *Représenter la nature ? ONG et biodiversité*, IRD Editions, Paris, 2005, pp. 21-58.
- CHARTIER Denis, « Quelles natures pour les ONG, quelles natures pour les sociétés ? De la wilderness à la dissolution du dualisme nature / culture », in ARNOULD P. et GLON E. (dir.), *La nature a-t-elle encore une place dans les milieux géographiques ?*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2005, pp. 95-107.
- CHARTIER Denis, *Le rôle de Greenpeace et du WWF dans la résolution des problèmes environnementaux. Quel espace politique pour quelle ONG ?*, Thèse de géographie, sous la direction de J-P. Deléage, Université d'Orléans, 2002, 414 p.
- DELBARD Olivier, *Prospérité contre écologie ? L'environnement dans l'Amérique de G.W. Bush*, Lignes de Repères, Paris, 2006, 143 p.
- DUBAN François, *L'écologisme aux Etats-Unis : histoire et aspects contemporains de l'environnementalisme américain*, L'Harmattan, 2000, 188 p.
- GIBAND David, « Nimby et smart growth : l'alibi environnemental ? », in *Géographie sociale des Etats-Unis*, Ellipses, Paris, 2006, pp. 98-99.
- LERICHE Frédéric et RUBIN Jasper, « Contre-culture et territoire : de North Beach à Haight-Ashbury (San Francisco), in ROBERT F. (dir.), *Révoltes et utopies : la contre-culture américaine dans les années soixante*, Ellipses, Paris, 2011, pp. 119-129.
- WALKER Richard, « Genèse d'une ville verte : urbanisation et environnementalisme dans la métropole de San Francisco », in BOST F. et DAVIET S. (dir.), *Entreprises et environnement : quels enjeux pour le développement durable ?*, Presses Universitaires de Paris Ouest, Paris, 2011, pp. 291-316.
- WALKER Richard, *The Country in the City : The Greening of the San Francisco Bay Area*, University of Washington Press, Seattle, 2007, 404 p.
- YVARD-DJAHANSOUZ Gelareh, *Histoire du mouvement écologique américain*, Ellipses, Paris, 2010, 177 p.
- SAVE THE BAY, « Home Page », <http://www.savesfbay.org/> (mars 2012)

